

En bref. Question et réponse

Histoires de s'entendre, de Suzanne Jacob. Boréal, 146 p.

Sandrina Joseph

Numéro 221, juillet–août 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joseph, S. (2008). En bref. Question et réponse / *Histoires de s'entendre*, de Suzanne Jacob. Boréal, 146 p. *Spirale*, (221), 36–36.

Question et réponse

HISTOIRES DE S'ENTENDRE

de Suzanne Jacob

Boréal, 146 p.

par SANDRINA JOSEPH

Écrire, c'est peut-être aussi décider d'en finir avec une histoire obsédante. Choisir son obsession et inventer l'oreille dormante qui aura raison d'elle, qui parviendra à lui donner un début, une durée, une fin.
— Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*

Après avoir composé de nombreux romans, quelques chansons, un récit autobiographique, des poèmes et un essai, après avoir infatigablement exhorté ses lecteurs à s'interroger sur les fictions dominantes qui régissent leur existence, le temps était venu pour Suzanne Jacob d'écrire un second essai, *Histoires de s'entendre*, afin de réfléchir autrement à la création et à la fiction. Elle y avoue en effet éprouver pour la première fois le besoin d'écrire « un livre en ayant à l'esprit deux personnes aujourd'hui disparues et dans le désir de répondre le plus simplement possible à au moins une question qu'elles m'ont posée tour à tour ». Jacob entreprend ainsi la rédaction d'*Histoires de s'entendre* pour s'expliquer auprès de sa mère et de sa sœur défuntes, enfin décidée à répondre à leur question malgré (peut-être grâce à) leur absence : pourquoi ce besoin impérieux de raconter des histoires? Parce que j'ai tôt su faire bon usage de mon appareil narratif, rétorque la romancière, cette faculté octroyée à tout un chacun et par le biais de laquelle « nous sommes en mesure de créer cette histoire inaugurale, ce récit ouvert, flux mouvant, qui permet d'entrer dans le temps, et qui servira un jour à la lecture de toutes les histoires des autres, et parfois à l'écriture de quelques histoires ».

C'est donc bel et bien d'histoires pour s'entendre dont nous entre-tient Jacob. Des histoires pour mieux l'entendre, pour aussi mieux entendre les histoires des autres, mais surtout la nôtre. Décidée à nous apprendre à bien tendre l'oreille, elle évoque promptement le FRA 3580, ce cours de création littéraire consacré au monologue intérieur qu'elle a donné à l'Université d'Ottawa et qu'elle reprend ici dans l'espoir de nous faire reconnaître les récits que l'on porte en soi et par lesquels on s'invente. Pour entendre ce *murmure intérieur* qui se tapit en chacun de nous, il faut toutefois maîtriser une méthode d'écoute qui s'acquiert non sans difficulté, ce dont pourraient témoigner les étudiants du FRA 3580 : l'oreille dormante, une image que Jacob emprunte aux pêcheurs dont « [l]a ligne dormante, lestée et jetée au fond de l'eau, y reste sans qu'on ait à la tenir » à l'instar de la conscience qui doit rester légèrement, si ce n'est négligemment à l'écoute jusqu'à ce qu'un détail, une pensée, une anecdote retienne son attention. Or, quoique Jacob n'hésite pas un instant à suivre les histoires que saisit son oreille dormante au hasard de la rédaction d'*Histoires de s'entendre*, il en est une qui persiste, qui ne se laisse pas oublier parce qu'elle est à l'origine de l'ouvrage. Aussi Jacob choisit-elle de raconter son histoire obsédante, d'enfin entendre la question de sa mère et de sa sœur trop longtemps laissée sans réponse. « Je me résigne à être cet individu de la démission et de la paresse qui écrit des livres courageux », admet-elle dans *Comment pourquoi*. Mais on ne démissionne pas, on ne paresse pas non plus lorsqu'on règle ses dettes en écrivant un ouvrage viv et mobilisant comme *Histoires de s'entendre*. ☺

Sex and the City

LE FÉMINISME IRRÉDUCTIBLE. CONFÉRENCES SUR LA VIE ET LA LOI de Catharine A. MacKinnon.

Traduction par Catherine Albertini, Michèle Idels, Jacqueline Lahana, Martine Laroche, Martine Swyer et Thérèse Réveillé

Éditions des femmes, 303 p.

par MICHEL PETERSON

On nous crie la bonne nouvelle sur tous les toits : dans trente ans, au Canada, le salaire des femmes atteindra enfin la parité avec celui des hommes! Ce qui en clair veut dire que dans le plus beau pays du monde, compatissant envers tous les déshérités de la terre, l'inégalité liée au sexe persiste sur un dossier aussi crucial que l'indépendance financière des individus. Il est vrai que je suis parfois impatient, qu'il faut laisser aux citoyens le temps de mûrir la chose, de s'habituer à leur nouvelle vie auprès de leurs esclaves affranchies.

C'est que, ici comme ailleurs, un système de domination plusieurs fois millénaire ne se change pas en un jour, surtout lorsque bien des soumissions en redemandent. Voilà pourquoi sont indispensables, quand nous entrons dans le vif du sujet, les analyses politiques de Catharine A. MacKinnon pour comprendre l'ultra-violence qui régit les « échanges » entre les sexes. Pour cette grande juriste, héritière des deux premières générations de féministes états-uniennes (Florence Rush, Diana Russell, Kate Millet, Betty Friedan...), le genre doit être conçu *en tant que* hiérarchie. C'est là sa thèse majeure, dont le corollaire est que la misogynie constitue une institution, au sens anthropologique du terme.

Une troisième voie ?

Plutôt que de valoriser la différence par le genre, MacKinnon cherche à élaborer une troisième voie qu'elle désigne comme approche de la domination. Cette approche participe à l'élaboration du corpus juridique du droit à l'égalité et à une critique radicale de la *réalité*. D'entrée de jeu, disons que les positions de MacKinnon confinent souvent à un fondamentalisme inquiétant, qu'étaye une dimension proprement phobique qui se traduit par une hyperbolisation du langage : « S'il n'y a pas de taches de sang sur votre bureau, c'est qu'il

n'est probablement pas question de femmes »; « [...] en règle générale, les hommes harcèlent les femmes »; « [...] parce que la violence contre les femmes étant, dans notre culture, érotisée comme elle l'est, il est difficile d'établir une distinction nette [...] entre une agression avec un pénis et une agression avec un poing, quand l'auteur est un homme ». La contrainte serait la règle, au point que le malaise dans la culture se réduirait à l'oppression sadique des femmes par les hommes. Souligner l'exagération de ces propos ne ferait alors que confirmer leur bien-fondé. Quoi qu'on me reproche, je me permettrai de laisser ouverte l'équivalence *indiscutable et irréductible*, établie entre sexualité des femmes — considérée comme une « marque d'infamie » — et violence exercée à leur endroit par les hommes.

Publié en anglais en 1987, l'ouvrage de MacKinnon est dédié à Andrea Dworkin, dont *Pouvoir et violence sexiste* est paru l'an dernier chez Sisyph. *Le féminisme irréductible (Unmodified)*, dans l'original regroupe les transcriptions, réalisées entre 1981 et 1986, de propos tenus au sujet de questions urgentes, telles que la critique (au sens kantien) de la notion de vie privée, l'analyse de la sexualité, la compréhension (au sens gadamérien) de l'inégalité de genre ainsi que le rôle et la signification de la pornographie. Il s'agit de proposer, à travers ces interventions situationnelles, une nouvelle théorie de l'égalité, fondée empiriquement et mettant de « transformer [les] maux en droits ». Chacune à leur manière, les trois parties (« Approches », « Applications » et « Pornographie ») construisent un discours de la méfiance à l'égard de la loi libérale masculine et de son épistémologie afin de promouvoir une nouvelle donne juridique qui réponde enfin aux attentes des femmes, au même niveau que celles des hommes, en « participant à la définition des termes qui créent la norme ». Pour y parvenir, c'est l'expérience vécue